

LA « TRAGÉDIE DE L'HOMME » ET LES PRÉVISIONS POSITIVISTES

Par l'effet d'un impérieux prestige ou, plus simplement, d'une hantise presque passive, le *Faust* de Goethe s'est imposé, dirait-on, comme mesure de la *Tragédie de l'Homme*. Il semble que, dans la foule des écrits suscités par l'œuvre de Madách les années dernières, l'article de M. Eug. Bencze dans la *Revue de Littérature comparée* (n° de janvier 1934) fasse une rare exception par sa résistance à cette association aussi facile que flatteuse — moins flatteuse cependant qu'un affranchissement à l'égard de ce grand précédent.

Ne convient-il pas d'avancer d'un pas encore dans cette voie divergente et de signaler, de l'angle européen, un refus manifeste de se laisser entraîner par l'idéologie optimiste du XIX^e siècle ? Pessimisme conditionnel, bien plus clairvoyant et salubre, dès que sont envisagées les questions collectives, que le *salut*, simplement élargi de l'âme d'élite à toute une humanité schématisée, comme il semble que le *Second Faust* l'offre à la collectivité de l'*Homme historique*. Ni le classicisme français, ni le calvinisme ou le jansénisme, ni Champfort, Vigny ou Thomas Hardy ne rendaient de mauvais services à leurs partisans ou à leurs lecteurs, en rappelant que la moyenne humaine ou la vie telle quelle ne sont pas génératrices de progrès, et qu'ainsi il est bon de faire le plus grand cas des tutelles qui aident l'homme à n'être pas trop *relaps* dans la voie glissante qui devrait l'élever au-dessus de sa condition.

Comment en effet, si une marche uniformément ascendante caractérisait le mouvement humain, la pauvre caravane serait-elle en péril sur les parois de de la montagne ? Si chaque marche creusée dans le roc garantissait un point de départ assuré à la reprise du lendemain, comment les cimes seraient-elles encore aussi loin ? Quels glissements ne faut-il point

supposer, et quelles dégringolades parfois, dans la suite des efforts, allégués chaque jour comme des avances et repérés le surlendemain comme des reculs ? Que des personnalités privilégiées bénéficient de la « libération » annoncée par les Esprits du *Second Faust*, cela empêche-t-il la collectivité de se sentir médiocrement en progrès sur les moyennes d'autres âges ?

*
**

Qu'il ait ou non connu le *Système de Philosophie positive*, Madách est trop le contemporain des grands déboires d'après 1849 pour ne point traduire à sa façon les objections du positivisme à l'égard des solutions goethéennes vues de cet angle. On connaît les réserves d'Auguste Comte (*Système I*, 342) au sujet de « Goethe et surtout Byron » n'aboutissant « qu'à des types insurrectionnels, conformes à leur office révolutionnaire », l'espèce de maussaderie avec laquelle le *Calendrier positiviste*, en avril 1849, acceptait Goethe au 6^e jour du 10^e mois; celui du *Drame moderne*; et surtout la condamnation expresse sur laquelle un héritier de Comte comme P. Laffitte, une héritière passionnée du maître telle que Clotilde de Vaux sont en somme d'accord, puisqu'il est « indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent ». *Faust* est une « tentative remarquable, mais avortée, d'un poème sociologique, c'est-à-dire d'une construction esthétique destinée à représenter non seulement un individu et un événement, mais surtout une partie de l'ensemble du passé humain, le tout terminé par une conception idéale de l'état normal ».

Ce n'est pas le lieu d'examiner dans quelle mesure le *Second Faust*, par son symbolisme, traduit des phases du développement collectif en même temps que les apparences d'une destinée individuelle, mais typique. En 1847, par un Allemand réfugié à Paris, Auguste Comte avait pu comprendre que la scène du papier-monnaie, dans l'œuvre de Goethe, avait une portée et une application bien supérieure à la jonglerie médiévale qui l'enrobait. Il n'est pas sûr que, malgré ses tendances nouvelles de la fin, l'auteur du *Système* se

soit posé le problème — et peut-être aurait-il opposé la complexité des ensembles humains à l'unité malgré tout des individualités comme le personnage faustien.

Ses vues, en tout cas, sont nettes. Il ne fait confiance ni à la France — sans doute entachée d'idéologie rationnelle — ni à l'Allemagne — plus attirée par les solutions métaphysiques — ni à l'Angleterre, ni aux pays slaves, éloignés par des « mystiques » diverses des clartés positives, pour l'œuvre qu'il réclame, qu'il appelle de ses vœux. Le souvenir de la *Divine Comédie* milite en faveur de l'Italie : vue intéressante, à condition que les soucis de l'unité nationale à créer et à maintenir n'écartent pas trop longtemps l'inspiration péninsulaire de plus larges horizons. Écoutons le *Système* (t. IV, ch. V, p. 481) :

...Il réserve à l'Italie un rôle prépondérant dans l'élaboration esthétique normale. Il concevait, du reste, que l'italien devait devenir la langue sacrée nouvelle, et il pensait que c'était dans cette langue qu'un poète italien devait fournir un pendant à la *Divine Comédie* en constituant le *Poème de l'humanité*. C'est donc à un poète italien que doit appartenir, d'après la conception de Comte, l'épopée qui idéaliserait toute l'évolution du passé.

Cette participation résultera surtout d'une épopée sans exemple, qui caractérisera l'issue de la révolution occidentale, comme l'incomparable composition de Dante en institue le début...

Idéalisant la philosophie de l'histoire, le *Poème de l'humanité* caractérisera toutes les phases de la vie préparatoire, prolongée jusqu'à l'avènement de l'état final...



Surtout pour un « positiviste », il est périlleux de prophétiser. *Tragédie de l'Homme* au lieu de *Poème de l'humanité* ; réalisation hongroise, c'est-à-dire condamnée à un médiocre retentissement à cause de l'idiome difficile, à la place de l'expansion facile dévolue à l'italien : ce sont deux circonstances manquées dans les hauts aperçus d'Auguste Comte. Les couleurs vert-blanc-rouge qui devaient battre pavillon au-dessus du « Surfaust » annoncé n'allaient pas être blasonnées de Savoie, et une amertume décidément « tragique » devait laisser son acrimonie au déroulement des glis-

sades succédant aux élans de l'humanité. Même la foi positiviste, en somme, devait payer sa rançon à cette loi douloureuse : l'accomplissement d'un bien créant presque aussitôt un mal, et la tâche humaine recommençant, à chaque étape, à la suite d'une « péjoration » immédiate des meilleures choses.

Madách rejoignait ainsi, nous l'avons dit, les salubres pessimistes occidentaux : non point ceux qui recommandent l'inertie à cause de la nécessité de recommencer l'effort, ni ceux qui préparent les reculades en décrivant les résultats obtenus, mais les vrais constructeurs de la conscience occidentale, de cet *audax Japheti genus* qui ne disparaîtrait point sans laisser son étincelle à ses héritiers. Pourquoi se corrompent les aristocraties ? Pourquoi toute sécurité chèrement achetée est-elle génératrice de laisser-aller, et tout verbe héroïque de foi et de concorde créateur d'exclusion et de haine ? Pourquoi les paroles de paix aboutissent-elles au bûcher ? Pourquoi une croyance prépare-t-elle un fétichisme, et une noblesse une prétention ? Pourquoi les belles concentrations nationales sont-elles un terrain d'absurdités chauvines, et le libéralisme mercantile la plateforme du machinisme monstrueux et dévorant ? Pourquoi cette contamination de tout idéal et ce fuligineux obscurcissement de toute flamme ? Pourquoi en particulier les vérités qui pénètrent dans des masses non préparées — christianisme, libre pensée, idéal scientifique — sont-elles mal comprises par une barbarie sous-jacente, et dangereusement travesties pour l'application ? Y a-t-il là un phénomène analogue à l'oxydation et à la rouille, ou à la désintégration de la matière et à la déperdition de l'énergie ?

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !

Sans doute ne fallait-il pas moins qu'un isolé, dans un recueillement de lendemain de défaite, pour tenter de dérouler les tableaux successifs — *vus par le côté douloureusement, diaboliquement péjoratif* — des étapes reprises et manquées d'un interminable cheminement.

FERNAND BALDENSPERGER.